

BUREAUX : RUE NAIN.

PROPRIÉTAIRE-GERANT : A. REBOUX

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES : A ROUBAIX, chez le bureau du journal, rue Nain, 1; à Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; à Paris, chez M. Havaas, Lafitte-Bullier, 4, place de la Bourse; à Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ABONNEMENTS :
Roubaix-Tourcoing: Trois mois, 12 fr.; six mois, 23 fr.; un an, 44 fr.
LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; six mois, 27 fr.; un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire.
ANNONCES : 20 centimes la ligne.
RÉCLAMES : 25 centimes.
— On traite à forfait.

Heures de départ des trains : Roubaix à Lille, 5 17, 7 02, 8 12, 9 48, 11 37, m., 12 26, 156, 3 42, 5 11, 6 45, 7 38, 9 36, 11 11, s. — Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 38, 7 08, 8 43, 10 13, 11 23, m., 1 15, 2 46, 5 03, 6 03, 8 13, 10 22, 11 31, s. — Lille à Roubaix, 5 20, 6 50, 8 25, 9 55, 11 05, 12 57, 2 28, 4 45, 5 45, 7 55, 9 05, 11 15. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 10, 6 53, 8 03, 9 41, 11 28, 12 17, 1 47, 3 33, 5 02, 6 06, 7 28, 9 24, 11 02. Mouscron à Lille, 6 43, 7 53, 9 31, 11 18, 12 05, 3 21, 4 50, 5 57, 7 10, 9 10

BOURSE DE PARIS

DU 27 JUIN	
3 0/0.....	55 95
4 1/2.....	80 75
Emprunt 1871.....	90 20
Emprunt 1872.....	91 25
DU 28 JUIN	
3 0/0.....	55 80
4 1/2.....	81 **
Emprunt 1871.....	90 25
Emprunt 1872.....	91 29

ROUBAIX, 28 JUIN 1875

L'Assemblée s'est encore une fois coaptée hier, à propos de l'invalidation de l'élection de M. Turigny, dans la Nièvre. Inutile de dire que la majorité conservatrice s'est affirmée de nouveau. C'est par 418 voix contre 217 que l'annulation a été prononcée : majorité en faveur des conservateurs 201 voix. Le rapporteur a rendu compte de l'élection de la Nièvre ; il a dit que deux protestations avaient été formulées contre les opérations électorales. M. Thurigny a subi une condamnation pour délit de presse et il a pratiqué des manœuvres électorales de nature à entraîner l'invalidation. M. Cyprien Girard, député de la Nièvre, a combattu les conclusions du rapporteur qui étaient dans le sens de l'annulation de l'élection. L'Assemblée a répondu à M. Cyprien Girard en adoptant, à une forte majorité, les conclusions du rapporteur.

La proposition de M. Claude, des Vosges, prorogeant la franchise accordée aux tissus d'Alsace, a été votée par l'Assemblée.

CHRONIQUE

Le Président de la République avait, avant-hier, à dîner le duc de Nemours, le comte d'Eu, qui était en uniforme de général brésilien, le ministre de la marine, le préfet de police, le vice-amiral Gueydon et tous les autres vice-amiraux présents à Paris, les généraux Pellissier, Faron, Rebolu, et enfin un certain nombre de députés parmi lesquels MM. Vautrain, Berthault, Berthmont, de Lavergne, d'Harcourt, Johnston, Amédée Lefèvre-Pontalis, Plichon, de Mérode, Vingtain, etc.

Le président de l'Assemblée avait, le même jour, à dîner le prince de Joinville, le duc d'Annam et d'autres députés, parmi lesquels l'amiral Fourcroy, le général Le Flo, MM. de Kerdel, de Cumont, de Chandorjy, etc.

Une brillante soirée a eu lieu hier aussi chez l'ancien garde des sceaux, M. Du faure. Un grand nombre de députés de toutes nuances y assistaient.

M. Jules Grévy a dîné avant-hier chez M. Thiers avec MM. Mignet, Wilson, Calinon et Barthélemy St-Hilaire.

Les succursales de la Banque de France viennent d'envoyer à Nancy cinquante millions en or et en argent, destinés au paiement du 5 juillet.

Le maréchal Mac-Mahon a reçu de Londres un album enrichi de diamants que lui envoyait le schah de Perse, et qui contient sa photographie et celle des personnes de sa cour.

Il n'y a pas que M. Ledru-Rollin qui soit désenchanté des choses de la politique. Est-il vrai que M. Louis Blanc, son ex-

collègue au gouvernement provisoire de 1848, soit de même fort désillusionné ? Désenchantés, désillusionnés, désabusés, Dupont (de l'Eure), F. Arago, Lamennais et Lamartine l'ont été, surtout à leurs derniers moments.

La difficulté invincible de fonder la République en France les a tous remplis d'amertume.

Pour M. Louis Blanc, il aurait dit, tout récemment :

— Si je recommençais ma vie, je ferais de la littérature purement et simplement.

On annonce que l'auteur de l'histoire de dix ans pose sa candidature à l'un des trois fauteuils vides à l'Académie française.

On assure que le décret convoquant le conseil de guerre pour juger l'accusé Bazaine aurait été signé et paraîtrait lu à l'Officiel ; l'amiral Tréhouart présiderait le haut tribunal.

Dans la semaine qui suivra la convocation le dossier serait transmis à l'amiral mais non aux juges, puisque, à peine de nullité, les assesseurs ne peuvent, avant l'audience, connaître de la procédure écrite.

L'importance du dossier, le nombre des pièces qu'il renferme imposeront au président un travail de deux mois au moins pour en prendre connaissance.

Cet examen terminé, le dossier sera déposé au greffe du conseil de guerre, où la défense en pourra prendre communication ; il est donc peu probable que les débats puissent s'ouvrir avant le 29 octobre.

Une plaque commémorative a été placée hier matin rue Haxo, 85 à Paris, à l'endroit où les otages ont été tués. Cette plaque de marbre noir porte les noms des 51 victimes inscrits en lettres d'or.

On assure que le duc d'Audiffret-Pasquier est assez sérieusement indisposé.

L'impératrice d'Allemagne et l'impératrice Eugénie sont attendues à Vienne.

A propos d'enterrements civils :

Dernièrement, dit la Presse, les journaux du Midi enregistrèrent la mort d'un citoyen précoc. Il fut enterré civilement et une feuille radicale de l'endroit lui consacra l'article nécrologique suivant :

Le parti républicain est, depuis quelque temps, fort éprouvé. Nous devons signaler une perte nouvelle pour la démocratie de notre religion : c'est un pénible devoir, mais nous le remplissons avec cette espérance que les exemples ne sont jamais perdus.

Notre ami, le citoyen M..., vient pour la seconde fois en quelques semaines d'être frappé dans ses affections de famille les plus chères. Son dernier enfant a été emporté par la maladie. Aucun prêtre n'a été appelé à son chevet, il est mort en libre citoyen.

Nous regrettons en lui un de ces pupilles de la République sur qui repose l'avenir du pays. Bien jeune encore, il a manifesté pourtant jusqu'à sa dernière heure qu'il était digne du nom de son père désolé. Deux jours avant sa mort il repoussait un crucifix approché de lui par la faible maternelle.

Nous transcrivons simplement : on voit tout bien d'ailleurs que cela n'est pas inventé.

Ce citoyen avait trois ans.

Le fait suivant et qui est de circonstance est absolument historique, dit Paris-Journal.

Il y a quelques mois mourut à Lyon, au faubourg de la Guillotière, un vieux républicain qui avait été compromis dans les affaires de juin 1848.

Quand il sentit venir sa fin, il pria sa femme d'aller quérir un prêtre, voulant, disait-il se confesser.

Au moment où cette dernière allait chercher le prêtre demandé, des amis, des amis politiques du vieux républicain survinrent et empêchèrent la femme d'obéir. Ce n'est pas tout ; lorsque le moribond déclara qu'il voulait être enterré à l'église, une scène tumultueuse éclata, et l'un des assistants mettant le poing sous le nez du vieux républicain qui râlait, lui cria :

— Ah ça, tu vas nous L... la paix, toi ! Tu nous appartiens, tu ne nous empêcheras pas de manifester avec ton cadavre.

Horrible, n'est-ce pas ?

Un nouveau scandale, causé par un enterrement civil, s'est produit à Nîmes à l'occasion des obsèques d'un nommé Brémond, libre-penseur et franc-maçon.

L'administration ayant été prévenue que les jeunes gens élèves externes du lycée devaient suivre le convoi, a fait devancer l'heure de l'enterrement, malgré les protestations des mécontents.

Le cercueil du libre-penseur a été placé au cimetière, à côté de la tombe de Rossel, à Nîmes.

Le vénérable de la loge maçonnique à laquelle appartenait le défunt a prononcé un discours des plus violents.

Le National publie tranquillement la phrase suivante, en tête de ses élucubrations :

« LE CATHOLICISME A TOUJOURS EU D'ÉTRANGES DÉFENSEURS. »

Étranges défenseurs, en effet, curieux personnages !... Saint Augustin, Dante, Saint Thomas d'Aquin, Pascal, Descartes, Mallebranche, Bossuet, Fénelon, de Maistre, Lacordaire, etc., etc.

Voit-on d'ici le noble, éminent et illustre état-major du grand hideuse Rousseau, considérant pour s'égayer un peu tous ces aimants petits personnages ?

La présence du général de Sonis au pèlerinage de Paray-le-Monial nous remet en mémoire une anecdote rétrospective à son sujet.

Après la bataille de Patay, le général avait été transporté blessé grièvement chez le curé du village, dans le presbytère duquel une ambulance avait été improvisée. A côté de lui reposait Charette, qui venait également d'être frappé. Pendant la nuit, Charette, que la fièvre empêchait de dormir, n'avait pas cru faire mal en fumant force cigares pour tromper ses douleurs. A quelque temps de là, deux ans après, croyons-nous, les deux généraux se rencontrèrent. Le général de Sonis avait subi l'amputation de la jambe, mais sa santé était revenue. Charette était vite et fait rétabli. La conversation s'engagea vite entre eux, et ils se prirent à évoquer le souvenir de la terrible nuit passée chez le curé de Loigny.

Eh bien ! c'est alors que le général de Sonis avoua à son compagnon d'armes que le tourment le plus vif qu'il eût éprouvé pendant ces heures d'angoisses n'avait d'autre cause que la fumée des cigares que son compagnon blessé fumait à ses côtés. Cette odeur lui était tellement insupportable qu'elle avait doublé son supplice.

Que ne l'avez-vous dit, s'écria Charette, et je me serais abstenu de fumer. — Je m'en serais bien gardé, dit le général ; vous aviez l'air d'y prendre tant de plaisir que je n'ai pas osé ouvrir la bouche. Mais, par exemple, ajouta-t-il en souriant, je serais de moins bonne composition la première fois.

toute tentative qui chercherait à modifier le statu quo et pourrait susciter des divisions au sein de la majorité parlementaire.

Outre M. Target, dont la nomination comme ministre plénipotentiaire à la Haye ne tardera pas à être publiée, on parle d'autres membres du centre gauche qui ont contribué à la chute de M. Thiers et qui obtiendront soit pour eux-mêmes, soit pour des membres de leur famille, des positions avantageuses.

Le bruit a couru que le général Lellé ne devait pas retourner à St-Petersbourg ; mais il y a lieu de croire cette nouvelle mal fondée, car le général Lellé a su prendre auprès du gouvernement russe une position influente qui peut rendre de grands services.

Le colonel Gaillard, aujourd'hui notre attaché militaire à St-Petersbourg, sera appelé, dit-on, comme principal témoin dans les procès contre M. Ranc. Le colonel Gaillard est un esprit fin, actif et qui a fait preuve, en qualité de commissaire du gouvernement, près des conseils de guerre, d'une rare capacité ; sans lui on ne se serait jamais tiré de l'instruction judiciaire contre les 30,000 communaux.

L'Assemblée, par suite de projets de lois urgents à voter, ne pourra se proroger qu'à partir du 15 août.

Aujourd'hui devait être déposé le rapport de lac mission du 13^e bureau, concluant à l'invalidation de l'élection de M. Thurigny.

M. le duc de Broglie et M. Beulé se rendront seulement demain dans la commission de décentralisation pour lui faire connaître la pensée du gouvernement au sujet de la nomination des maires.

M. Dufaure doit déposer très-prochainement une demande pour la mise à l'ordre du jour de l'examen des projets de loi relatifs aux questions constitutionnelles.

Le commerce et la population à Paris ont hautement manifesté leur mécontentement au sujet du refus de nos conseillers municipaux de faire les frais d'une réception pour le schah de Perse ; ils ont fini par craindre de n'être pas réélus et se sont décidés à autoriser les dépenses nécessaires pour recevoir le schah.

M. Vautrain, président du Conseil municipal, s'était rendu, hier, chez le Maréchal-Président pour lui faire connaître le vote du conseil et se concerter au sujet de la réception du souverain Persan.

Il arrivera le 3 juillet à Cherbourg. Il y aura, le 6, dans la galerie des glaces, au Château de Versailles, un grand dîner auquel seront invités, sans exception, tous les membres de l'Assemblée.

DE SAINT-CHÉRON.

sont maîtres absolus des quatre provinces basques.

L'artillerie carliste se renforce chaque jour par les prises faites aux républicains ; cette dernière affaire leur a donné quatre pièces nouvelles avec leurs caissons, leurs attelages et leurs munitions.

Déjà l'affaire de Saint-Félin, près d'Orléans, en Catalogne, avait procuré deux batteries à l'infant Don Alphonse.

Le gouvernement républicain n'a pas encore trouvé de ministères ; il en est encore à proposer des combinaisons aussiôt renversées que conçues ; en attendant, il est obligé de communiquer aux Cortès les fâcheux renseignements qui lui arrivent de tous les points du pays. Hier encore, à Séville, les intrants ont élevé des barricades, les volontaires ont forcé les portes de l'arsenal pour saisir les fusils ; les autorités, impuissantes, ont vainement invoqué l'aide des troupes ; elles n'ont pas été écoutées ; le gouvernement central a été obligé d'envoyer des troupes de renfort, mais il n'est pas sûr qu'elles ne lèveront pas la croix en l'air.

A Grenade, l'autorité elle-même avait donné l'exemple de la lâcheté ; à la suite d'une collision entre les douaniers et les volontaires, dans laquelle la populace avait naturellement pris le parti de ceux-ci, l'autorité militaire a quitté la ville. Elle avait cependant gardé une prudente neutralité et laissé écraser les douaniers par les gardes nationaux ; mais le peuple, mécontent, a exigé le départ de la gendarmerie et des soldats ; le capitaine général a obtenu par des injonctions de la foule ; il a craint, non sans raison, d'être blâmé par le ministre de la guerre, un ex-déserteur. C'est la troisième ville d'Andalousie qui chasse sa garnison ; Malaga et Cadix en avaient déjà fait autant.

La confusion la plus complète règne dans les projets que l'on élabore aux Cortès ; ce qui en sort de plus clair, c'est que l'on veut instituer un antagonisme obligé entre les autorités locales et le gouvernement. Les tendances séparatistes s'accroissent du reste avec la plus grande énergie ; elles se manifestent surtout par le désordre de la rue. Hier encore, à Madrid, l'alcade a été tué dans un soulèvement populaire.

Le Schah en Angleterre.

Londres, 24 juin.

Ah ! si Montesquieu revenait sur la terre, quel joli post-scriptum il pourrait ajouter à ses Lettres persanes ! Quelle veine abondante offrirait à sa verve caustique notre monde officiel anglais, depuis le Times jusqu'au chevalier de Koutski ! Le Times déclare avec le plus grand sérieux que si le peuple britannique se presse sur le passage du schah, c'est uniquement pour rendre hommage au caractère personnel du prince ; n'est-ce pas charmant, et cela ne rappelle-t-il pas cet amateur dont parle La Bruyère, et qui allait à l'Opéra seulement pour les vers ? Quant au pianiste ordinaire de S. M. l'empereur d'Allemagne, il s'est constitué pour le moment pianiste extraordinaire du monarque oriental, et il a consenti à mettre de côté le Réveil du Lion, morceau qu'il exécute depuis vingt-cinq ans dans tous les concerts, pour jouer le Sonnet du schah, ou du moins une mélodie propre à amener ce résultat, et qu'il intitule Hymne national persan.

Vous savez sans doute que Guillaume le Pieux et Masr-Eg-Din se sont quittés avec moins de cordialité qu'ils n'en avaient déployé au commencement de leurs relations. La cause de ce refroidissement a transpiré ici : il paraît que le schah était placé auprès de l'impératrice et que la toilette de Sa

ÉTRANGER

Affaires d'Espagne.
Le résultat de la victoire remportée par les carlistes sur l'armée du Nord paraît être fort désavantageux pour les républicains. A Madrid la nouvelle a causé une panique très-vive ; on en a conclu de suite que c'était le dernier coup porté à l'armée du Nord, car, dès maintenant, les carlistes

LETTRE DE PARIS

(Correspondance particulière du Journal de Roubaix.)
Paris, 27 juin 1875.
Vous pouvez être certain que le gouvernement maintient sa résolution d'écarter

Feuilleton du Journal de Roubaix

DU 29 JUIN 1875

LE

BAPTÊME DU SANG

PREMIÈRE PARTIE

XVI — (Suite)

Quant à lui, il ne voulait point prévoir les malheurs de si loin, et il ne se préoccupait point d'avenir. Le présent lui suffisait. Voir tous les jours cette jeune et belle fille, qui lui plaisait fort, dont le vif esprit avait pour lui une grâce originale, et comme un parfum sauvage ; suivre chez elle le développement si rapide du sentiment qu'il avait fait naître, et dont il était fier autant qu'heureux ; trouver à ses côtés l'agréable distraction des heures oisives et trop longues de cette vie champêtre, dont parfois, sans son aimable secours, il n'aurait trop su que faire, c'était tout ce qu'en ce moment il demandait à la vie. Hétons-nous d'ajouter que s'il trouvait le moyen de servir Marthe en étant utile à son père, il était trop galant homme pour ne pas le saisir avec empressement.

— Allons ! chère petite, fit-il en manière de conclusion, calmez-vous ! je vous en conjure ! C'est la seule chose

que je vous demande ; mais je vous la demande de tout mon cœur ! Nous allons causer sérieusement, le marquis et moi, pas plus tard que ce soir, des affaires de votre père, et en attendant mieux, nous allons toujours bien obtenir un délai de ce coquin d'usurier.

Marthe n'osa pas contredire ; mais elle eut un imperceptible mouvement d'épaules, indiquant assez qu'elle ne partageait pas absolument la confiance robuste du marin. Toute joie s'éteignit en même temps sur son visage si expressif... avoir tant espéré... et obtenir si peu ! Il lui sembla qu'en ce moment elle venait de tomber du ciel en terre, et elle se sentait tout étourdie et toute meurtrie de sa chute.

De quoi se plaindre, pourtant ? Avait-elle le droit de demander davantage ? Si elle avait mal compris M. de Kergor, était-ce sa faute à lui ? Pourquoi s'abandonner ainsi à ces illusions folles ?

Marthe refoula ses impressions pénibles en elle-même, par un effort d'énergie volontaire, et ce fut d'un front impassible qu'elle écouta ce que l'officier pouvait avoir encore à lui dire.

Octave continua :

— Puisque, au milieu de vos ennuis, vous avez du moins la bonne fortune de pouvoir disposer de quelques instants chaque jour, et que moi je n'ai d'autre but, en restant ici, que de vous servir, — ce qui est mon désir le plus vif, — et de vous voir, — ce qui est mon seul bonheur, — j'espère, mademoiselle, que

rien ne nous empêchera de nous retrouver bien souvent... du moins jusqu'à ce que cette triste affaire soit terminée ! ajouta-t-il avec une certaine vivacité, et en manière de correctif, comme s'il eût craint que la jeune fille, réservée et timide, ne prit quelque ombre de sa demande.

Marthe fut-elle vraiment la dupe de ce petit machiavélisme amoureux ? ou bien son cœur, complice de celui qui la priait si bien, trahissait-il en sa faveur une volonté déjà trop faible pour la résistance ? Je ne sais ; mais, par une sorte de transaction compromettante avec elle-même, faisant capituler sa conscience qui murmurait encore, et lui disait tout bas que c'était mal de chercher à voir ainsi chaque jour un homme jeune et beau, vers qui elle se sentait assez entraînée pour que sa présence fût un danger, et cédant aussi à la crainte de le perdre trop tôt :

— Puisque vous le voulez, dit-elle, je me retrouverai ici demain...

— Merci ! merci ! fit Octave avec une certaine ardeur.

Pour savoir ce que M. de Vimeuse vaudrait dit ! ajouta la jeune fille très-vivement, comme si elle eût voulu s'excuser elle-même à ses propres yeux, et en même temps se mettre en défense contre M. de Kergor.

— Ne craignez rien ! dit celui-ci, c'est bien ainsi que je l'avais compris.

Si Marthe l'eût regardé en ce moment, elle eût pu voir un léger sourire se

dessiner sur sa lèvres. Mais elle ne le regarda point et elle ne vit rien.

Marthe, sans le savoir, était profondément atteinte. M. de Kergor était déjà le maître de sa vie, et c'était à lui maintenant que la naïve enfant subordonnait tous ses desirs. Tout cela, du reste, était fait avec une telle franchise et tant de simplicité qu'il était difficile que l'officier ne vit pas jusqu'au fond de cette âme, comme on voit à travers un pur cristal. Sans doute il n'était pas dans sa pensée d'abuser de cette adorable candeur et de ce touchant abandon de soi-même ; mais sa vanité masculine, — une mauvaise herbe qu'on n'arrache jamais des meilleurs terrains, — trouvait trop bien son compte aux manifestations d'une pareille tendresse pour qu'il eût l'héroïque courage d'y renoncer volontairement. Notre jeune marin n'était un héros que sur le pont de son navire.

La fille de Jacques revint donc le lendemain. Elle revint aussi les jours suivants. On avait bien commencé sans doute, par parler fort sérieusement des affaires de la famille. N'était-ce point pour cela, et pour cela seulement qu'elle avait accepté les rendez-vous du vicomte de Kergor ? Mais comme le marquis, assez positif quoique fort jeune, n'avait pas répondu à son cousin aussi favorablement que celui-ci l'avait espéré, on abandonna ce triste sujet qui faisait de la peine à tout le monde, et l'on parla d'autre chose. — De quoi parla-t-on ? ce ne sont pas les sujets qui manquent,

entre une fille qui n'a pas vingt ans ; et un homme qui n'en a pas trente. Ils parlèrent d'eux-mêmes, tout simplement. C'est une matière inépuisable, aux champs comme à la ville. Ce commerce, à la fois intime et charmant, qui n'était pas coupable encore, plaisait aux deux jeunes gens, et ils fermaient les yeux sur son danger.

XVII

On peut dire, qu'à partir de ce moment, une nouvelle vie commença pour elle. Cette enfant de la nature était aussi distinguée par ses aspirations que par sa beauté. Elle avait plus d'une fois, comme bien d'autres déclassées, souffert au contact rude des gens au milieu desquels sa destinée la condamnait à vivre. Quand une fois elle eut mis sa main dans la main d'Octave ; quand, sur les traces de ce guide trop séduisant, elle atteignit sa sphère élevée pour laquelle peut-être elle était créée, elle éprouva la sensation de l'oiseau qu'on emprisonne dans l'oxygène pur. Tout enivré d'un souffle généreux, il s'agit, bas des ailes et chante sa plus joyeuse chanson, sans se douter qu'il aspire la mort dans cet excès de vie. C'est ainsi que Marthe entra subitement dans une période d'excitation fébrile, qu'elle n'avait point connue jusque-là.

Octave, il est vrai, ne lui parlait point d'avenir. Mais franchement, aurait-elle pu avoir le courage de s'en plaindre,